

publication à une pieuse amitié font s'éveiller en nous de vifs regrets : nul lettré qui ne prononce sans tristesse le nom de ce poète arraché à notre confiante espérance.

*
* *

Aimer les poètes, c'est ne pouvoir se passer d'une anthologie.

Je viens bien tard pour l'affirmer, mais il est toujours vrai que la meilleure anthologie des poètes français contemporains est celle à laquelle M. G. Walch accorda les soins les plus minutieux ; l'abondance et la variété des poèmes choisis est digne de louanges ; les notices témoignent d'une sûre érudition.

Le recueil publié sous la direction de M. Gauthier-Ferrières est plus bref ; les poèmes y sont rangés à leur date, en sorte qu'on y peut suivre année par année tout le mouvement poétique. Il me semble qu'il y a là une ingénieuse disposition et comme une idée neuve dont feront leur profit tous ceux qu'intéresse l'histoire des Lettres françaises.

LUCIEN MAURY.

THÉÂTRES

Châtelet : *Ivan le Terrible*, opéra en 3 actes et 5 tableaux de RIMSKY-KORSAKOW.

Après le premier spectacle consacré presque exclusivement aux danses russes, les organisateurs de la Saison russe nous ont donné une œuvre lyrique signée de l'un des plus fameux musiciens de ce pays, Rimsky-Korsakow. Et ce fut encore une belle soirée, où s'affirma dans toute sa véhémence le caractère national d'un art, qui tire ses effets des coutumes locales et de la psychologie d'une race si profondément distante de la nôtre. Sans doute, il est possible de se refuser à la griserie d'un parfum trop différent de ceux que nous avons l'habitude de respirer. Mais à une époque où l'industrie théâtrale se résume en des gesticulations de plus en plus conventionnelles, on comprendra sa puissance de prise sur certaines natures qui respirèrent ce parfum jusqu'à l'enivrement, tel M. Melchior de Vogüé qui, au retour des fêtes de Gogol, nous donne cette libre et éloquente traduction de l'attirance des pays slaves : « Reste ! Je suis la dispensatrice des joies brèves et violentes, les seules qui valent la peine d'être cueillies. Tu vas revoir des terres riches, heureuses ; je suis pauvre, je donne aux miens peu de pain, avec la vraie richesse, l'illimité du rêve. Les gens de ces autres terres te diront que je suis servé et qu'ils sont libres, pauvres forçats de tous les

jougs sociaux : je donne la seule liberté véritable, celle de la pensée que rien ne dompte et n'arrête. Chez eux des activités plus pratiques, mieux ordonnées, vont contenter ta raison ? Y tiens-tu donc si fort à cette vaniteuse infirmité ? Je garde ton cœur, le cœur de ta jeunesse : tu ne le retrouverais pas ailleurs, sur les terres mobiles où tout a changé autour de toi : mon immuable hiver l'a conservé intact, pour le rendre un instant à ton hiver (1). »

Je lis ces lignes inspirées à l'auteur du *Roman russe* par son bref voyage à Moscou, et les lisant quelques heures après la représentation d'*Ivan le Terrible*, il me semble qu'elles expriment mieux que tout le genre de poésie à la fois sombre et rêveuse qui se dégage du drame de Rimsky-Korsakow. Par delà leur affabulation particulière, ce que nous pouvons et devons demander aux œuvres d'art, c'est l'impression d'ensemble qu'elles déposent en nous par l'éveil de notre sensibilité. Elles ne valent que par là, car tout le reste est contingent, accessoire, destiné à s'effacer de notre mémoire encombrée par l'afflux des images qui luttent en nous pour l'existence... cela seul offre un caractère de durée et nous marque vraiment d'une empreinte. Contre cette empreinte d'un art si différent du nôtre, on peut se révolter, et je sais tels esprits qui y résistent avec la dernière énergie ; il me paraît difficile d'en méconnaître la force. Elle nous fait comprendre aussi bien l'étroitesse du point de vue si vanté de Stendhal : « Toute approbation est un certificat de ressemblance. » Non, mille fois non... Cela n'est pas vrai. Rien n'est plus différent de nous autres Latins, que les accents d'un drame comme cet *Ivan le Terrible*, et pourtant il peut trouver en nous un écho, par les traits d'humanité profonde qu'il enferme !

Deux figures en contraste s'imposent au premier plan du tableau : celle du tzar Ivan qui symbolise la puissance guerrière et la sauvagerie de ces peuples incultes... celle de la petite Olga, toute de douceur et de faiblesse. C'est l'époque où Ivan le Terrible faisait la conquête des villes libres du nord de la Russie. Après avoir soumis Novgorod, Ivan marche sur Pskow. Au lever du rideau, nous voyons Olga, fille du prince Tokmakow, qui joue à un jeu national avec ses compagnes. Olga est éprise de Toutcha, à qui elle raconte que son père veut la marier contre sa volonté au boïar Matouta. L'arrivée de Tokmakow et de Matouta fait fuir le couple. Tokmakow révèle à Matouta qu'Olga n'est point sa fille, mais l'enfant illégitime de la boïarine Véra Chéloga, sœur de sa femme.

Cependant Ivan le Terrible avance sur Pskow, où

(1) V. *Le Figaro* du 27 mai 1909.

son approche provoque des mouvements divers : le parti du Prince Tokmakow est décidé à reconnaître sans résistance Ivan comme souverain, tandis que le jeune parti, à la tête duquel se trouve Toutcha, prépare une résistance acharnée.

Au second acte, les habitants attendent avec effroi l'arrivée d'Ivan. Le Tsar arrive, entouré de ses gardes du corps, défiant et farouche comme à son ordinaire... et la coupe de bienvenue lui est offerte par la jeune fille, à qui il donne l'accolade traditionnelle. Soudain ses yeux rencontrent les siens, et il est saisi de sa ressemblance avec Véra Chéloga, la femme qu'autrefois il aimait.

Olga et ses suivantes se retirent. Ivan reste seul avec Tokmakow, qui lui apprend qu'Olga est la fille de Véra Chéloga : elle est donc l'enfant d'Ivan le Terrible. Le tsar se signe et prie pour celle qu'il aime : soudain la tendresse paternelle l'emplit tout entier.

Au troisième acte Ivan est seul dans sa tente, songeant au passé. Il se perd dans une songerie mystique sur sa destinée d'autocrate de droit divin. Son rêve est interrompu par l'arrivée du prince Viazensky qui lui raconte que Matouta a enlevé la fille de Tokmakow. Ivan mande Matouta et lui reproche sa conduite. Alors commence un dialogue entre le tsar et la jeune fille, où celle-ci supplie Ivan de la protéger contre les entreprises de Matouta.

Soudain on entend au dehors la voix de Toutcha et de ses partisans qui veulent résister à la domination d'Ivan. Le tsar donne l'ordre de tirer sur les insurgés. Olga, qui a entendu la voix du jeune homme, veut s'élancer hors de la tente. Ivan la retient : elle le supplie de laisser la vie sauve à celui qu'elle aime. Ivan le lui promet. Mais au même moment on entend la voix de Toutcha qui envoie à Olga un dernier adieu. Olga se précipite hors de la tente. La fusillade retentit et des hommes rentrent, portant son corps inanimé. Fou de désespoir, Ivan supplie les assistants de sauver la vie de son enfant...

Jamais je n'ai mieux senti qu'en traçant ces lignes, d'après mon souvenir et le texte même de l'argument présenté au public, l'inanité d'un récit et son impuissance à rendre autre chose que l'armature d'un sujet. Pauvres syllabes vides, dépourvues de vie, lorsqu'au contraire la suite des mouvements dramatiques dont elles ne représentent qu'une informe carcasse, est débordante de vie et ne cesse pas un instant de passionner notre attention ! L'argument nous marque seulement l'unité et la progression d'un sujet où tous les effets tendent à une émotion croissante, et cela par les moyens les plus simples, accessibles à la compréhension d'un illettré, tout autant que du plus riche cerveau ! L'éveil du

sentiment paternel, de la pitié, de la tendresse, dans l'âme farouche du conquérant, puis sa bonhomie, ses câlineries, enfin sa douleur qui s'exhale en gémissements lugubres, quand la mort lui ravit celle qui était sa seule raison d'aimer... tout cela est traduit spontanément, puissamment, librement, par l'union expressive d'une déclamation musicale et d'un commentaire symphonique qui ne cessent pas un instant de se fondre en vue d'une impression totale. Ajouterai-je que la fusion n'est pas moins parfaite, humaine, vivante, étrangement simple surtout, entre les protagonistes du drame, Olga, Ivan, Matouta et les groupes populaires qui se trouvent avec eux dans les rapports véritables où était le chœur antique avec les héros de la tragédie. C'est réellement l'âme et le sentiment collectifs qui s'expriment par eux, avec une telle unité, je le répète, que les protagonistes sont inséparables du chœur populaire, et que l'on ne conçoit pas davantage celui-ci isolé des héros avec lesquels il s'harmonise si parfaitement.

En suivant cette belle représentation qui fut, disons-le franchement, la seule impression vraiment forte de la saison dans les théâtres de musique, je ne pouvais m'empêcher d'opposer à cet art celui des artistes italiens, les Leoncavallo, Puccini et autres. Sans doute, l'art de ce Rimsky-Korsakow, dont nous connaissons maintenant à Paris deux œuvres importantes, *Snegourotchka* et *Ivan le Terrible*, repose sur une assise puissamment réaliste. Mais quelle distance entre ce réalisme qui, à certaines minutes, plonge ses racines dans le rêve et la mysticité, oui, quelle différence entre ce réalisme et celui d'un art grossier, tapageur, toujours dénué de vie intérieure, qui ne peut avoir d'action que sur les parties basses de l'être ! Si bien que, pour conclure et résumer notre impression résultant du contraste qui s'impose, ce sont ces barbares, ces conquérants, ces sauvages du Nord, qui donnent une leçon de goût et d'art aux héritiers indignes du plus bel humanisme qui fût jamais.

PAUL FLAT.

DANS LES BALKANS

Il n'est peut-être pas de Français, qui connaisse mieux la question d'Orient, sous ses aspects actuels, que M. Victor Bérard ; et il n'en est assurément pas, qui l'expose avec plus de lumineuse clarté, d'intérêt pathétique et de force persuasive.

Voici dix-sept ans déjà — vers 1892 — qu'après un séjour prolongé dans le Levant, où il recueillait « les conversations du muletier, les plaintes du paysan, les histoires du pope et les grandes théories du consul »,